

Chronique «La cité des livres»

Régis Debray, le Schtroumpf grognon, par Laurent Joffrin

Par [Laurent Joffrin](#) — 1 octobre 2015 à 17:16



Debray a toujours été le Schtroumpf grognon de la pensée française. Cette fois, il se surpasse. Photo : Barbara Sax. AFP

Avec «Madame H.», l'intellectuel joue la même partition que ses collègues médiatico-réacs : celle du passé légendaire, du présent médiocre et de l'avenir lugubre.

- Régis Debray, le Schtroumpf grognon, par Laurent Joffrin

«C'était mieux avant...» Sur ce thème inusable, la droite intellectuelle pond livre sur livre, jusqu'à imposer, pire qu'une pensée unique, une idée unique. «C'était mieux avant...» Dans ce concert de la décadence, Régis Debray vient d'ajouter sa mélodie nostalgique, comme un contrepoint discret au requiem à la grosse caisse d'Eric Zemmour.

Régis Debray a le mérite de la culture et du style. Il peut exciper d'un parcours assez respectable pour se permettre de soupirer sur le temps passé. Il a aussi un brio qui éclate à chaque page, constellées d'aphorismes fulgurants et de raccourcis mirobolants. Un peu trop, d'ailleurs. Il arrive un moment où le chatolement des formules allusives fatigue la vue : c'est un livre si brillant qu'il faut le lire avec des lunettes noires, mais sur le fond, il joue la même partition que ses collègues médiatico-réacs. Celle du passé légendaire, du présent médiocre et de l'avenir lugubre.

C'est un fait que tout fout le camp : la culture (Philippe Murray), la virilité (Eric Zemmour), l'éducation (Natacha Polony), la chrétienté (Renaud Camus), la laïcité (Michel Houellebecq), l'identité (Alain Finkielkraut). Dans cet inventaire à la Maurras, Debray a trouvé un dernier objet manquant : l'histoire, qu'il rebaptise d'un familier «Madame H.» Ainsi, cette maîtresse femme, qui a suscité tant de passions furieuses, aurait pris congé du monde. Aux émois collectifs, à la mystique du futur, aux élans patriotiques ou idéologiques, succède une planète angoissante et morose, shootée à la communication, où les classes très moyennes s'ennuient dans un Disneyland à peine francisé. Nous n'aurions plus de bonnes guerres, massacrantes à souhait, ni de révolutions bien sanglantes, ni de projets mirifiques, ni d'orages désirés. Nous vivons petitement dans une petite nation qui s'efface doucement dans le Grand Tout mondialisé, sous la fêrule bonasse de l'oncle Sam et de la tante Angela. Adieu drapeau, adieu parti, adieu avenir radieux, adieu lendemains qui chantent ou déchantent. Sur ce motif éternel - Caton l'Ancien, à Rome, déjà, disait la même chose - Debray déroule des chapitres empreints d'une nostalgie revendiquée, réhabilitant curieusement la guerre d'Indochine de son enfance ou bien méditant de manière touchante sur sa fin inéluctable d'intellectuel désabusé, qu'on espère tout de même très lointaine. L'autodérision et le talent font passer bien des choses, et le livre se rachète par son dernier chapitre, plus personnel et plus vrai.

Pour le reste, Debray a toujours été le Schtroumpf grognon de la pensée française. Cette fois, il se surpasse. Quel oubli des faits, quel parti pris d'autoflagellation, quel pessimisme affecté ! Ainsi, l'histoire serait dissoute dans la mondialisation. Et le défi islamiste ? Une aimable péripétie, sans doute. Le 11 Septembre, la guerre d'Irak, d'Afghanistan, de Syrie ou d'Ukraine ? Des conflits en stuc. Et le bouleversement de la culture et de l'économie par le Net ? Une modalité subalterne, sans doute. Et la mue anthropologique annoncée par le règne des machines intelligentes ? Et les défis du climat, de l'exclusion, de la fracture du monde, de la montée des nationalismes, quelques moustiques qu'on chassera d'un geste nonchalant ? Mais non ! Pour le meilleur et pour le pire, l'histoire continue. Régis Debray la croit morte parce qu'il s'en retire. C'est son choix. Nous autres, laborieux Terriens du XXI^e siècle, apprendrons, à nos dépens, qu'elle est toujours là, inépuisable, déconcertante et cruelle.

Tout cela, au fond, a un seul sens : en terminer avec le progrès, discréditer les idées universelles au profit de la Nation, seul refuge solide, réhabiliter par la bande, la religion, la hiérarchie, l'autorité, l'obéissance et les frontières, seuls remparts contre l'amollissement. Sus à la liberté, qu'on voit comme un acide et non comme un idéal. Air connu et rebattu, qui n'a d'autre fonction que de miner un peu plus l'espoir d'un monde meilleur, c'est-à-dire la gauche. *Le Point*, qui publie en exclusivité les propos du khâgneux Cassandre, ne s'y est pas trompé, qui titre : «Debray achève la gauche». Navré, mon cher Régis, Madame H. est toujours jeune et bien portante, et le siècle la verra à l'œuvre, une nouvelle fois. Quant à la gauche, c'est-à-dire l'alliance de la justice et de la liberté, elle renaîtra, parce qu'au-delà de ses fautes, elle est dans le cœur des hommes, que vous le vouliez ou non.

[Laurent Joffrin](#)